Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 48

Artikel: Hector Berlioz, à Genève, en 1865 [fin]
Autor: Kling, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029774

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

devant la lettre qui tue l'esprit, et, pour ne pas risquer une faute, on renonce à l'élan, au primesaut, à la vigueur, à tout ce qui fait l'art vivant, poignant, ardent et doux !

Non certes ! ne prosodions point comme M. Rollinat, si nous n'avons à exprimer que des phrases mélodiques insignifiantes comme les siennes. Mais si nous avons un beau chant sur le cœur, oh ! qu'importe une petite négligence, dont la crainte excessive risquerait d'éteindre les belles flammes de notre émotion ! Eh quoi ! l'on va reprocher à M. Fauré d'avoir parodié « gaieté *que* le noir couvent » dans sa vieille et délicieuse romance : *Les ruines d'une Abbaye !* Ah ! vraiment, le beau travail d'échenillement, de chercher une imperfection à peine perceptible dans une exquise mélodie, si française par l'emportement, la grâce, la bondissante allégresse, imperfection qui n'aurait pu être évitée que par l'une de ces complications inutiles, dont l'accumulation désarticule ou ankylose toutes les phrases musicale, suivant le tempérament des auteurs. C'est si commode de masquer le vide de sa pensée par l'apparente logique de la structure prosodique et de se dire, là où l'on n'a pas trouvé une courbe intéressante, que l'on a du moins scrupuleusement respectée toutes les inflexions du poète ! Oh ! de grâce, ne prêchons plus le souci de la forme ; le souci de la forme, on ne l'a que trois fois trop de notre temps ! ...

... J'ai connu, dans mon enfance, un petit garçon, qui, voulant jouer *Au clair de la lune* sur le violon d'un de nos camarades, lui demanda, l'archet brandi, comment l'on faisait *A, u*. Aujourd'hui, la plupart des compositeurs ont l'air, eux aussi, de chercher comment l'on fait *A, u*. Ne les encourageons point dans cette voie stérile !

Jean d'Udine.

Hector Berlioz, à Genève, en 1865.

Conférence publique, donnée à l'Aula de l'Université de Genève, le 9 novembre 1900, par H. Kling, Professeur au Conservatoire.

(Fin.)

Ah ! oui, un héros ne doit pas porter de casque, il ferait rire. Ha ! ha ! ha ! un casque ! ha ! ha ! ha ! Mangin ! — Voyons, voulez-vous me faire plaisir ? — Qu'est-ce encore ? — Supprimons Mercure, ses ailes aux talons et à la tête feront rire. On n'a jamais vu porter des ailes qu'aux épaules. — Ah ! l'on a vu des êtres à figure humaine porter des ailes aux épaules ? Je l'ignorais. Mais enfin, je conçois que les ailes aux talons feront rire ; ha ! ha ! ha ! et celles de la tête bien plus encore ; ha ! ha ! ha ! comme on ne rencontre pas souvent Mercure dans les rues de Paris, supprimons Mercure ! »

« Comprend-on ce que ces craintes idiotes devaient me faire éprouver ? »

J'arrive maintenant à l'époque où Berlioz vint à Genève. J'ai hâte de dire que ce n'est pas l'intention de donner un concert qui amena l'auteur de *Roméo et Juliette* dans notre ville, mais un roman d'amour. Il avait à douze ans, alors qu'il était encore chez ses parents à la côte St-André, ressenti une vive passion pour une jeune demoiselle. Il allait à cette époque passer tous les ans, trois semaines à un mois, sur la fin de l'été, chez son grand-père Marmion, qui possédait une campagne à Meylan, non loin de Grenoble. Dans la partie haute de ce village, adossée au rocher de Saint-Eynard et d'où la vue s'étend sur toute la vallée de l'Isère, habitait une dame Gautier avec ses deux petites filles tout à fait charmantes, la cadette surtout, du nom d'Estelle, avait une grâce indicible, de grands yeux magnifiques, une chevelure abondante, et de tout petits pieds chaussés de brodequins roses, au moins la première fois que Berlioz la vit. Et, dès cette première entrevue, un coup de foudre abattit le garçonnet, dont l'innocente passion pour une belle jeune fille de seize ans fut bientôt un

objet d'agréables moqueries dans toute la société de Meylan; le pauvre enfant souffrait le martyre quand l'adorable Estelle acceptait de danser avec des cavaliers de son âge, ou quand elle causait simplement avec l'un d'entre-eux. Elle-même, et sans méchanceté, s'amusait des airs langoureux et sombres de son jeune adorateur; tantôt elle affectait de lui tenir rigueur, tantôt elle paraissait compatir à ses peines, et, certain soir qu'il s'agissait de se diviser en deux camps, chaque cavalier désignant sa dame, afin de jouer aux barres, on avait à dessein laissé Hector choisir avant tout le monde et comme il restait penaud, les yeux baissés, le cœur lui battant fort au milieu des chuchotements et des rires de tous les invités, Estelle alors s'approcha et lui prit gentiment la main en s'écriant: « Eh bien non, c'est moi qui choisirai! Je prends M. Hector! » O douleur! s'écria Berlioz en rapportant ce trait de son existence après quarante ans, elle riait aussi, la cruelle, en me regardant du haut de sa beauté!...

A travers sa vie agitée, cette vision de la *Stella Montis*, de l'étoile de la montagne, l'avait hanté parfois, et maintenant que, parvenu à l'âge de 60 ans, après un second veuvage*), il se trouvait dans l'isolement; le souvenir de ses jeunes années redevenait tout à coup vivant, et lui faisait prendre cette dernière illusion pour la réalité. Le long martyre qu'il souffre tous les jours, comme il l'écrit à son ami Humbert Ferrand, de 4 heures du matin à 4 heures du soir, réveille la passion endormie et la vision d'Estelle Gautier, restée toujours radieuse, devient alors une sorte d'obsession à laquelle il cède enfin. Il savait qu'Estelle qui, entre temps, s'était mariée avec un M. Fornier, habitait Lyon; vite il court chez elle et se présente une lettre brûlante à la main. La vieille dame le reçoit par politesse et répond avec une réserve inquiète à ses déclarations de moins en moins déguisées, puis avec une simplicité touchante, la pauvre femme raconte sa vie: « J'ai perdu plusieurs de mes enfants, j'ai élevé les autres, mon mari est mort quand ils étaient en bas âge... J'ai rempli de mon mieux mon rôle de mère de famille. » Enfin, elle le congédie, et quand Berlioz, le lendemain, vient lui proposer une loge pour entendre la célèbre cantatrice Adelina Patti, au Grand Théâtre, elle décline cette offre en disant qu'elle part le jour-même pour la campagne, et de là, pour Genève, après le mariage de son fils aîné.

Berlioz, tout bouleversé, rentre à Paris; mais il ne se tient pas d'écrire, à la *Stella Montis*; il lui réitère ses déclarations affirmant qu'il n'a jamais cessé de l'aimer. « Songez, Madame, lui écrivait-il, songez que je vous aime depuis quarante-neuf ans, que je vous ai toujours aimée depuis mon enfance, malgré les orages qui ont ravagé ma vie! » Il veut, dit-il, gagner son affection et brûle de correspondre avec elle, de lui faire visite, avec certitude de la trouver seule. A cette demande, nouvelle réponse, que Berlioz lui-même qualifie « un chef-d'œuvre de triste raison ». Mme Fornier repoussait ses instances, en lui rappelant qu'il est des rêves, des illusions qu'il faut savoir abandonner quand les cheveux blancs sont arrivés... » Lui, cependant, ne se tient pas pour battu et répond par une lettre plus raisonnable; Mme Estelle Fornier alors, craignant de l'avoir blessé, lui envoie quelques mots de consolation; puis son fils et sa belle-fille, durant un voyage à Paris, vinrent faire visite à Berlioz, que cette surprise enchanta et qui procura aux jeunes gens de nombreuses distractions. Ceux-ci, tout à fait gagnés par ses attentions, lui reprochèrent doucement de tant effrayer leur mère par l'exaltation de ses sentiments et finirent par l'inviter à venir les voir à Genève. Il s'établit alors de bonnes relations entre Berlioz et ses nouveaux amis. Au mois d'août de l'année 1865, Berlioz se rendit à Genève et descendit à l'hôtel de la Métropole. M. Charles-Victor Fornier, né en 1832*) originaire de Grenoble, s'était

*) Sa première femme, Henriette Smithson, était morte le 8 mars 1854. La seconde femme, Marie Recio, mourut en 1862.

*) Il avait épousé Mme Suzanne Gehrarde-Elisabeth Umbgrove, née en 1832. De cette union naquit une fille Ritty, le 14 juillet 1865, à Genève.

établi à Genève en qualité de représentant d'agent de change ; il demeurait avec sa famille, quai des Eaux-Vives, n° 10, au 3me étage. Après le départ de Berlioz, cette famille vint habiter quelques temps la campagne Fazy aux « Délices ». Depuis lors, elle a quitté Genève. Berlioz reçut de la part de la famille Fornier l'accueil le plus empressé et affectueux, s'efforçant d'adoucir ses chagrins ; Berlioz, toujours bouillonnant, ne pense qu'à faire triompher « son amour invariable ».

C'est à quoi il ne réussit pas. D'après la lettre suivante, qu'il adressait de Genève à ses amis, M. et Mme Damcke, à Paris, nous devinons ce que Berlioz était venu chercher à Genève ; c'était moins pour évoquer le passé que pour interroger l'avenir.

« Genève, hôtel de la Métropole, 22 août 1865.

« *Chers amis,**

« Je vous écris seulement trois lignes pour que vous ne m'accusiez pas de vous oublier. Vous le savez, *je n'oublie pas* aisément, et, si je le pouvais, je me garderais bien d'oublier des amis tels que vous.

« Je suis ici dans un tel état de trouble que je ne chercherai pas à vous décrire ; il y a des instants d'un calme sublime, mais beaucoup d'autres pleins d'anxiété et de douleur. On m'a reçu avec un empressement, une cordialité extrêmes, on veut que je sois de la maison, on me gronde quand je ne viens pas. Je fais des visites de quatre heures, nous faisons de longues promenades à pied sur le bord du lac; hier, nous sommes allés en voiture à un village éloigné que l'on nomme Yvoire, avec sa bru et son plus jeune fils qui vient d'arriver ; mais je n'ai pu me trouver un instant seul avec elle ; je n'ai pu parler que *d'autres choses :* cela m'a donné un gonflement de cœur qui me tue.

Que faire ? Je n'ai pas l'ombre de raison, je suis injuste, stupide. Tout le monde dans la famille a lu et relu le volume des *Mémoires*. Elle m'a doucement reproché d'avoir imprimé trois de ses lettres ; mais sa belle-fille m'a donné raison et, au fond, je crois *qu'elle* (Mme Fornier) n'en est plus fâchée...

« Je tremble déjà en pensant au moment où il me faudra partir. Le pays est charmant, le lac est bien pur, bien beau et bien profond, mais je connais quelque chose de plus profond encore, et de plus pur, et de plus beau.

« Adieu, chers amis. »

*) Hector Berlioz. *Correspondance inédite*. Paris, Calmann-Lévy.

... « Les deux premiers jours de mon arrivée à Genève, » écrivait-il en date du 15 septembre 1865, à ses amis Massart, « m'ont fait croire à une délivrance complète, je ne souffrais plus du tout ; mais les douleurs sont revenues plus âpres qu'auparavant. » Et plus loin : « J'ai parlé de vous à Genève, où l'on m'a bien reçu, bien fêté et un peu grondé. Nous avons passé en revue ma vie parisienne, pendant de longues promenades sur le bord du lac...

« Ah ! bon ! me voilà parti ! je sens déjà pour ces quatre mots, le serrement de gorge qui me prend. Parlons d'autre chose. »

« J'ai reçu, il y a quatre jours de Genève, écrit-il au pianiste-compositeur Stephen Heller, un mois plus tard, une lettre qui m'a fait un bien infini et m'a rendu à peu près raisonnable. Il serait bien temps que cela fût et que je puisse vivre de la vie qui m'est propre, sans pourtant souffrir de ma lutte insensée contre l'impossible. »

Berlioz a résumé lui-même les impressions de ses deux grands amours, qui avaient exercé une influence si puissante et si longue sur son cœur et sur sa pensée : « Estelle fut la rose qui *a fleuri dans l'isolement*, Henriette fut la harpe mêlée à tous mes concerts, à mes joies, à mes tristesses, et dont, hélas, j'ai brisé bien des cordes. » Ce rêve suprême, ou plutôt cette folie de vieillard de vouloir épouser en troisièmes noces une femme de soixante-dix ans, grand-mère, n'eut pas d'épilogue !

L'empereur Napoléon III décerna à Berlioz la croix d'officier de la Légion d'honneur et il le nomma bibliothécaire du Conservatoire ; peu après, il devint membre de l'Institut.

Hector Berlioz mourut à Paris le 8 mars 1869 ; la gloire de l'auteur de *l'Enfance du Christ* brille aujourd'hui d'un éclat intense dans le monde musical.

H. Kling.

(Epilogue dans un prochain numéro.)